

NEWSLETTER N° 12
JANVIER 2010

SOMMAIRE

Edito

Portraits croisés

ARCHIVES

Edito

Par Christian LOMBARD – Co-Directeur TGH

En septembre dernier, un sondage TNS Sofres réalisé pour nos collègues d'Action Contre la Faim et pour le JDD¹ révélait que près d'un Français sur deux ignore l'aggravation de la situation alimentaire d'une bonne partie de la planète. Selon cette étude, 48% de nos concitoyens ne savent pas qu'au cours des trente dernières années le nombre de personnes victimes de malnutrition dans le monde a plus que doublé pour atteindre et dépasser il y a quelques mois le cap du milliard ! 12% des sondés pensent même que la situation s'est améliorée...

Ne devrait-on pas dès lors s'interroger sur le contenu et l'impact des campagnes d'information qui ont été menées par les OSI² ces dernières décennies ? On a vu souvent à l'affiche la détresse mise en scène avec soin, traitée à l'égal d'un produit cosmétique, concourant ainsi à faire de la pauvreté une affaire parfaitement ordinaire. Les messages de sensibilisation se sont dilués dans la « nébuleuse marketing ».

Comment alors, dans cette confusion, remettre à sa juste place ce qui devrait nous interpeller en priorité ? Cela passe sans doute par une politique de communication non racoleuse, fortement empreinte de pédagogie, capable d'inspirer confiance et de démontrer sans marchandage ni artifice l'intérêt collectif à se mobiliser.

L'humanité est aujourd'hui confrontée à une multitude de crises : financière, économique, climatique, énergétique, alimentaire... Le modèle de développement dominant à l'échelle de la planète ne cesse de montrer ses limites. L'apparition de tensions nouvelles et l'émergence de la complexité ne doit pas masquer la réalité et l'urgence qu'elle impose. Face à cela, l'homme du XXIème siècle est plus que jamais en capacité de faire face et d'influer significativement sur le cours des choses. Pour autant, cela n'aboutira pas par le truchement d'artefacts de toutes sortes mais bien dans une véritable intention porteuse de sens.

¹Le Journal du dimanche

²Organisation de Solidarité Internationale

[Appels d'offres](#) / [Mentions légales](#) / [Webmaster](#) / [Contacts](#) / [Plan du Site](#) / [Crédits](#)



Portraits croisés

Par Candice Garde, chef de projet en Algérie

« Ce qu'il y a derrière la melhfa* ? C'est à toi de le découvrir ! »

Indépendantes, libres, fort caractère... les qualifications ne manquent pas pour décrire les femmes sahraouies. C'est sur elles que reposera l'organisation des campements près de Tindouf, où vivent les réfugiés du Sahara Occidental depuis plus de 30 ans. Garanties de l'hospitalité sahraouie, c'est toujours un plaisir de venir prendre un thé sous leur *kheima* et d'écouter leur histoire...

« Wilaya** du 27 février ***, le plus petit camp de réfugiés sahraouis, par une matinée de fin septembre où le vent frais nous fait peu à peu oublier les trois derniers mois de chaleur extrême qui se sont terminés avec l'Aïd, la fin du Ramadhan. Fatma, jeune femme sahraouie de 23 printemps, vêtue d'une melhfa*** blanche aux motifs particulièrement travaillés et colorés, m'ouvre sa porte. « Salam Aleykoum » « Marhaba ! » Bienvenue ! Fatma vit dans la « wilaya du 27 février » avec sa famille depuis plus de trois ans, mais elle est née dans le camp d'El Ayoun, le plus peuplé. Dans un espagnol parfait, elle m'explique qu'elle n'a pas toujours vécu ici, dans la région aride de Tindouf où se sont installés les réfugiés sahraouis depuis le début de leur exil en 1976. Fatma a passé 10 ans en Espagne dans la région de Valence. De nombreux jeunes sahraouis partent en effet étudier dans les pays amis de la R.A.S.D (la République Arabe Sahraouie Démocratique) : l'Espagne, la Lybie, ou encore Cuba.



Fatma - jeune femme sahraouie

Lorsque je lui demande quelles ont été ses premières impressions à son arrivée en Espagne, Fatma me répond qu'alors âgée de 6 ans, ce sont les voitures, la télévision et les escaliers qui l'ont le plus marquée. Quant aux différences qu'il y a entre les femmes espagnoles et les femmes sahraouies, Fatma me rappelle qu'on ne peut pas comparer ce qui n'est pas comparable, que ce sont deux cultures, deux civilisations complètement différentes.

Je poursuis sur cette lancée en lui demandant ce qu'elle pense de la présence des coopérants et des humanitaires sur les camps, Fatma a déjà pris le temps d'analyser les choses : « Sans la présence des humanitaires, nous n'aurions évidemment pas tout ce que nous avons aujourd'hui... D'un autre côté, leur présence peut aussi saper la confiance qu'ont les Sahraouis en eux-mêmes. Aujourd'hui, les Sahraouis sont bien formés. Ce serait bien de les impliquer plus pour que nous n'ayons pas simplement à recevoir l'aide qu'on nous donne. »

Sans la présence des humanitaires, nous n'aurions évidemment pas tout ce que nous avons aujourd'hui...

Songeuse, Fatma ajoute que l'émigration est aussi un autre problème à prendre en compte. En effet, « l'aide humanitaire fournit les biens de première nécessité. Aussi, beaucoup de Sahraouis partent pour donner à leur famille les moyens d'acquiescer ce que les projets d'aide humanitaire ne voient pas comme essentiel », et ainsi améliorer leur quotidien.

Je ne m'étonne alors qu'à moitié lorsque Fatma me dit qu'elle est engagée depuis un an et demi dans une association de jeunes sahraouis au sein de sa wilaya, en plus de son travail

d'archives au sein du ministère sahraoui de l'Information. « Nous avons décidé de lutter nous-mêmes pour la cause sahraouie. Chaque mois, nous organisons une activité sportive, culturelle, sociale ou humanitaire, grâce à la cotisation de chaque membre. » L'objectif de cette association, précise Fatma, est de former et de sensibiliser les jeunes. « Nous recrutons les jeunes qui veulent travailler, s'impliquer. »

On entend souvent dire de la femme sahraouie qu'elle est indépendante, dans tous les cas plus libre qu'ailleurs en Afrique du Nord. Fatma a son point de vue sur le sujet. « La femme sahraouie est propriétaire de la maison, ce qui n'est pas le cas des Algériennes. C'est à ton mari de venir vivre avec toi et si c'est possible de construire une maison près de ta famille. » Et si par malheur un homme lève la main sur sa femme, le divorce est immédiat. En effet, beaucoup de femmes sahraouies se remarient sans que cela pose problème. Selon certains, il semblerait même au contraire qu'une femme divorcée soit perçue comme une femme plus expérimentée.

Malgré sa maturité, Fatma sait aussi être légère lorsqu'elle me dévoile par exemple les secrets de beauté des sahraouies. Elle rit quand je lui avoue mon étonnement après avoir surpris une séance de beauté sous une tente où trois amies se tartinaient le visage de fromage *Vache qui rit*. « On peut aussi utiliser la farine, les œufs, le miel, des herbes et tout ce qui maintient la peau claire...pour briller ! ». Pour Fatma, la femme sahraouie, à l'image de la melhfa bigarrée et joyeuse qu'elle porte, sait aussi faire la fête, adore danser et sait préparer un couscous que l'on ne trouve nulle part ailleurs, « le couscous au blé complet qui nourrit bien mieux. »

Nous redevons graves lorsque je lui demande comment elle voit son futur. « En tant que réfugiée, je vis dans le présent. J'ai déjà beaucoup de chance d'avoir un travail et de pouvoir aider ma famille. Beaucoup de jeunes de mon âge n'ont pas les mêmes opportunités. ». Quant aux rêves de Fatma : « Que nous ayons une terre, que nous retournions dans notre pays. Le matériel ne m'intéresse pas dans l'immédiat. Tout vient avec le temps. »

En tant que réfugiée, je vis dans le présent. J'ai déjà beaucoup de chance d'avoir un travail et de pouvoir aider ma famille. Beaucoup de jeunes de mon âge n'ont pas les mêmes opportunités.

A quelques mètres de la maison de Fatma, vit Khadijatou, forte femme âgée de 58 ans qui me tend ses mains brunes au henné pour me saluer. Native d'El Ayoun, capitale du Sahara Occidental occupé, Khadijatou est venue s'installer dans la région de Tindouf lorsqu'aucun camp n'existait. Elle fait partie des premiers exilés sahraouis qui ont fui l'invasion marocaine en 1976.

Elle raconte comment elle a traversé le Sahara, avant d'atteindre avec d'autres réfugiés le site sur lequel se trouve l'actuelle Rabouni, cité administrative où siègent les instances gouvernementales de la R.A.S.D. en exil. « Nous nous sommes regroupés là puisque c'était le seul endroit où il y avait de l'eau ». Ce qui explique sans doute le nom de Rabouni, déformation évidente de « robinet ».

Je me mets à penser alors à l'imposant château d'eau qui trône à quelques mètres de ma tente, à la base de Rabouni, où siègent les principales organisations de solidarité internationale. Trois décennies plus tôt, des femmes comme Khadijatou ont dû tout organiser au milieu de nulle part.

« Lorsque je suis venue ici, je tenais mes trois enfants d'une main, et dans l'autre, de quoi manger. C'était très dur. J'ai dû tout construire avec mes enfants, construire ma maison, sans oublier l'hospitalité sahraouie qui veut qu'on ouvre sa porte aux visiteurs. Grâce à Dieu, nous avons pu ériger les campements. ». Khadijatou m'explique alors comment les femmes se sont organisées en groupes pour confectionner et distribuer des nattes en paille (que les femmes allaient chercher) et des couvertures afin de dresser les premières *kheimas*, les tentes sahraouies.

Lorsque je suis venue ici, je tenais mes trois enfants d'une main, et dans l'autre, de quoi manger. C'était très dur.

Khadijatou est partie vivre quelques temps près de l'actuelle wilaya d'El Ayoun, où rien n'était encore construit, avant de revenir sept mois plus tard s'abriter sous une grande tente noire à Rabouni. Plus d'un an après, Khadijatou a fini par s'installer dans le campement d'Aoussert.

C'est à Rabouni que les premières rations alimentaires ont été distribuées aux réfugiés, par l'Algérie et par la Lybie. Lorsque je demande à cette mère courage ce qu'elle pense de l'aide humanitaire aujourd'hui, elle me répond que les Sahraouis faciliteront toujours le travail de ceux qui veulent les aider. Mais elle ne sait comment remercier les Algériens de les avoir laissés s'installer ici.

Au fur et à mesure de notre conversation, Khadijatou replonge dans ses souvenirs. Lorsque je lui demande si la peur de fuir vers l'inconnu était aussi forte que celle de rester dans un territoire occupé, elle répond naturellement qu'elle préférerait fuir l'occupation et que l'exil ne lui donnait pas le temps de penser à autre chose qu'à ses enfants et à leur installation.



Fatma – jeune femme sahraouie

Aujourd'hui, elle vit dans la « wilaya du 27 Février », auprès de ses filles. Khadijatou a 7 enfants et une vingtaine de petits enfants. Son mari fait partie des martyrs de la guerre. Une de ses quatre filles vit dans les territoires occupés, et elle ne la voit qu'en Mauritanie. « Grâce à Dieu, s'ils ont leur propre patrie, mes enfants auront un bel avenir. De cela dépendront leurs rêves ».

Fort femme Khadijatou ? Assurément. Pourtant, enveloppée dans sa melhfa noire traditionnelle, elle me soutient que les femmes sahraouies n'ont fait que répondre à leur mission, pendant que les hommes combattaient. « Nous avons tous lutté pour la même cause, en sachant que nous ne trouverions rien ici, si ce n'est la chaleur et les siroccos. ».

Il est bientôt midi. Je dois décliner à regret une invitation à déjeuner sous la *khelma* de Khadijatou. Une réunion m'attend à Rabouni. Qu'à cela ne tienne, un rendez-vous est pris, Inch'Allah, un jour prochain, quand je souhaiterai entendre Fatma et Khadijatou me raconter leur histoire à nouveau.

* Long voile avec lequel s'enveloppent les femmes sahraouies.

** La wilaya est l'équivalent d'un département français. Par extension, chaque camp correspond à une wilaya.

*** Du 27 février 1976, date de la proclamation de la République Arabe Démocratique Sahraouie.

[Appels d'offres](#) / [Mentions légales](#) / [Webmaster](#) / [Contacts](#) / [Plan du Site](#) / [Crédits](#)

